

IMBERT DE LA PLATIERE DES BORDES

DIT *BOURDILLON*

MARÉCHAL DE FRANCE

(1516-1567)

PAR

JEAN-PIERRE BUSSON

AVANT-PROPOS

SOURCES — BIBLIOGRAPHIE

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES ET LA FAMILLE.

La famille. — D'origine franc-comtoise, issue de la maison d'Arbois, la famille de La Platière des Bordes, connue dès le ^{xiii}^e siècle, ne s'illustra qu'au ^{xiv}^e siècle, avec Philippe d'Arbois, évêque de Tournai, et Humbert de La Platière, conseiller de Philippe le Hardi. Le mariage de son fils Louis avec l'héritière des Bordes fit quitter aux La Platière la Franche-Comté pour le Nivernais, où ils s'établirent. Vassaux du comte de Nevers, certains des seigneurs des Bordes jouèrent un rôle important, tels Guillaume, chambellan de Charles V, et son fils, également prénommé Guillaume, garde de l'oriflamme de France, mort à Nicopolis. Sa fille Perrette apporta la seigneurie des Bordes aux La Platière. Possessionnés en Nivernais, les seigneurs de La Platière des Bordes passèrent au service des comtes de Nevers avec Louis et son fils Imbert, puis à celui des ducs

de Bourbon et des rois de France : Philibert, bailli de Beaujolais, fut un familier influent de Charles VIII. Parmi ses nombreux enfants, deux se distinguèrent : Imbert, conseiller au Parlement de Paris, puis évêque de Nevers, et Philippe, maître d'hôtel ordinaire de François I^{er}, qui, marié à Catherine Motier de La Fayette, fut le père du maréchal de Bourdillon

La jeunesse. — Né sans doute vers 1516, Imbert de La Platière eut une enfance triste. Simple cadet, il perdit son père à six ans et le rapide remariage de sa mère ne contribua pas à lui assurer une adolescence heureuse. Il fit très tôt ses débuts à la Cour comme page de l'écurie de François I^{er}, portant déjà le surnom de « Bourdillon », diminutif de des Bordes, puis comme écuyer du Dauphin, futur Henri II, qui lui témoignait une bienveillance qui ne fit que croître avec les années. Homme d'armes, puis guidon de la compagnie du duc de Nevers, le jeune Bourdillon fit ses premières armes pendant la campagne de Picardie de 1543. Il se distingua dans la défense de Guise. Présent à Cérizoles en 1544, il se fit remarquer dans la campagne du Boulonnais de 1545 ; son avenir semblait donc prometteur à l'avènement de Henri II.

CHAPITRE II

LE SOLDAT.

La lieutenance générale du gouvernement de Champagne. — Comme manifestation de la faveur du nouveau roi, Bourdillon reçut dès 1547, à l'occasion du grand remaniement gouvernemental qui suivit la mort de François I^{er}, la charge de lieutenant général au gouvernement de Champagne et Brie, en l'absence du gouverneur, le duc de Nevers. Cette fonction importante donnait à son titulaire de vastes pouvoirs de caractère essentiellement militaire concernant la défense de la province et le maintien de l'ordre, le rassemblement et la surveillance des troupes, l'inspection et le ravitaillement

des villes fortes, l'entretien des fortifications. Bourdillon se montra un administrateur actif et se consacra à la mise en défense de la Champagne en donnant tous ses soins à la réfection des fortifications, principalement des places de la frontière, Mézières, Mouzon, Maubert-Fontaines. Durant sa lieutenance générale, Bourdillon fut, en outre, chargé par Henri II de diverses missions importantes, ainsi, en 1551, il fut présent à la conférence de Sainte-Menehould, où députés du roi de France et du duc de Lorraine tentèrent de régler les contestations de mouvance sur le Barrois.

La participation aux guerres de Henri II. — Dès 1551, le conflit entre les maisons de France et d'Autriche était prêt à se rallumer et Bourdillon eut aussitôt à diriger des « coups de main » en Luxembourg, genre d'opérations dans lequel il se révéla un maître. En 1552, il participa à la campagne de Lorraine, qui aboutit à la conquête des Trois-Évêchés et contribua fortement à sauver la Champagne de l'invasion au moment de la « riposte impériale » et, en 1555, lorsque les bandes de Martin Van Rossem ravagèrent la région de Mézières. Ce fut au cours de la malheureuse campagne de 1557 qu'il donna toute sa mesure de grand chef militaire ; présent au désastre de Saint-Quentin, il réussit à dégager ses troupes et à gagner La Fère, où il résista à toutes les tentatives de l'ennemi, lui infligeant même de grosses pertes par des sorties audacieuses. Il permit ainsi à Henri II de reconstituer une armée et de préparer la campagne de 1558 en Luxembourg. Avec Vieilleville, il fut alors chargé d'organiser le siège de Thionville et aida Strozzi et Guise à s'emparer de la place. Cette victoire annulait les avantages remportés par Philippe II l'année précédente et les deux souverains, las de la guerre, n'allaient pas tarder à se réconcilier.

CHAPITRE III

LE DIPLOMATE.

L'ambassade extraordinaire à Augsbourg. — Pendant

qu'au Cateau-Cambrésis s'ouvraient les négociations en vue de la paix, l'empereur Ferdinand convoquait une Diète à Augsbourg. Craignant qu'à cette occasion la possession des Trois-Évêchés lui fût contestée, Henri II envoya comme ambassadeurs extraordinaires à cette Diète Charles de Marillac et Bourdillon, afin d'y défendre les intérêts du royaume. La question ne fut d'ailleurs que vaguement posée et Marillac, diplomate éprouvé, sut l'éluder : grâce à lui, Metz, Toul et Verdun restèrent « sous la protection » de Henri II. Bourdillon ne joua aucun rôle personnel dans cette ambassade, où il fit simplement l'apprentissage diplomatique qui devait grandement lui servir dans la suite.

Le gouvernement du Piémont. — De retour en France, quelques semaines avant la mort de Henri II, Bourdillon reçut l'année suivante de François II le gouvernement du Piémont, à la place du maréchal de Brissac. Réduite, au Cateau-Cambrésis, à la possession de cinq places et du marquisat de Saluces, la domination française en Piémont était devenue bien précaire en raison des clauses sévères et complexes du traité dont le duc de Savoie sut profiter au mieux de ses intérêts. Il inaugura une politique économique, dont le but était de ruiner les villes restées sous l'obédience royale. Bourdillon riposta de son mieux et entreprit toute une série de véritables tractations diplomatiques pour amener Emmanuel-Philibert à rapporter des mesures si préjudiciables aux intérêts des sujets piémontais du roi, mais sa ténacité se heurta à la ruse du Savoyard ; il n'obtint que quelques satisfactions et la situation matérielle des cinq villes resta difficile. La mort de François II et les premiers troubles religieux amenèrent le gouvernement royal à ne prêter que peu d'attention aux affaires piémontaises. Sans ressources, à la tête de troupes peu nombreuses et mal soldées, occupant des places aux fortifications délabrées, le gouverneur tenta d'assurer la défense des cinq villes qui n'étaient guère à l'abri des convoitises du duc de Savoie, soutenu par Philippe II. Cette triste situation empêcha Bour-

dillon d'entreprendre une œuvre administrative cohérente, malgré la collaboration précieuse du président de Birague.

La restitution des places piémontaises. — En 1562, Emmanuel-Philibert, faisant jouer les clauses du traité du Cateau-Cambrésis, réclama la restitution des principales places piémontaises, moyennant quelques compensations territoriales, et surtout son appui en hommes et en argent pour aider la reine mère dans sa lutte contre les Protestants. Catherine de Médicis accepta ce marché et ordonna au gouverneur de procéder à la restitution et à l'échange des places. Bourdillon, révolté d'avoir à évacuer le Piémont, multiplia les objections à la restitution et refusa d'exécuter les ordres de la reine : trois jussions lui furent vainement adressées. Seul Florimond Robertet put obtenir son consentement par la promesse du bâton de maréchal. Turin, Chivasso, Chieri et Villanova furent alors abandonnées, par le traité signé à Fossano le 2 novembre 1562, contre Savigliano, Pérouse et le bailliage de Genola. Avec le marquisat de Saluces et Pignerol, c'étaient les seuls territoires que la France conservait « delà les monts ».

CHAPITRE IV

LE MARÉCHAL DE FRANCE.

Bourdillon, maréchal de France. — Nommé maréchal de France, Bourdillon rejoignit la Cour au lendemain de l'assassinat du duc de Guise. Catherine de Médicis, à qui les événements permettaient d'entreprendre la pacification du royaume, choisit le nouveau maréchal comme principal auxiliaire de cette œuvre. Modéré dans ses opinions religieuses, Bourdillon réussit à rétablir l'ordre à Rouen, où Brissac, en raison de son intransigeance, et Vieilleville, par sa brutalité, avaient échoué. Peu après, il contribua dans une large mesure à la victoire du Havre, dont Catholiques et Huguenots, réconciliés, s'emparèrent : la paix religieuse semblait assurée pour quelque temps.

L'homme de confiance de Catherine de Médicis. — Bourdillon participa au long voyage que Catherine de Médicis fit faire à la Cour de 1564 à 1566. Conseiller, voire même confident de la reine, il fut chargé par elle de plusieurs missions, ainsi de pacifier l'Agenais et le Quercy, puis le Bordelais. De même, à la demande de Catherine de Médicis, il s'employa, en 1564, à arbitrer le différend du connétable et du chancelier de l'Hôpital, et, en 1566, à Moulins, il tenta avec Vieilleville de réconcilier les Guises et les Châtillons. Bien que serviteur dévoué de la reine, le maréchal de Bourdillon n'eut jamais sur elle, semble-t-il, une grande influence. Amené, pour des raisons beaucoup plus politiques que religieuses, à abandonner son attitude tolérante, il se montra, à partir de 1564, un adversaire résolu des Huguenots. Lors de l'entrevue de Bayonne, il fut un des conseillers royaux les plus décidés à mener contre eux la lutte, tandis que la reine restait fidèle à sa politique de modération. La guerre, cependant, se préparait, lorsque Bourdillon, qui faisait alors figure de grand chef militaire catholique, mourut dans des circonstances mystérieuses, sans doute empoisonné par son médecin, le 4 avril 1567.

CHAPITRE V

L'HOMME ET LA FORTUNE.

L'homme. — S'étant fait remarquer très jeune par sa valeur militaire et ses qualités de courtisan, Bourdillon bénéficia de l'amitié et de la faveur de Henri II, qui lui assura une situation brillante. D'autres protections, celle du duc de Nevers et surtout celle des Guises, dont il fut le fidèle « client », permirent le triomphe de sa carrière sous la régence de Catherine de Médicis. Dès ses débuts à la Cour, jeune et beau gentilhomme, il sut se donner des amis : La Chastaigneraie, Vieilleville, Saulx-Tavannes, Monluc. Sa première femme, Claude de Damas, riche veuve dont la personnalité nous échappe, mourut en 1559 ; Bourdillon se

remaria, en 1561, avec Françoise de Birague, fille du futur chancelier. Appartenant à un milieu cultivé, la maréchale exerça un certain mécénat littéraire et artistique. Sans enfants de ses deux mariages, Bourdillon se montra toujours bienveillant à l'égard de sa famille : il favorisa principalement deux de ses neveux, René de La Platière et Antoine de Sennectaire. Lorsqu'il n'était pas retenu à la Cour ou à l'armée, Bourdillon aimait à résider dans ses châteaux de Bourgogne, à Ragny et surtout à Époisses, qui fut sa demeure préférée.

La fortune. — Possédant en propre quelques seigneuries en Nivernais, Bourdillon hérita, de Claude de Damas, de domaines importants en Bourgogne et en Champagne et la dot de sa seconde femme lui permit d'acquérir la baronnie d'Époisses, qu'il s'efforça d'accroître. Il fit souvent preuve de cupidité et sut obtenir du roi dons et pensions. A sa mort, cependant, il laissa sa veuve dans une situation précaire et sa succession donna lieu à plusieurs procès.

CONCLUSION

La brillante carrière militaire du maréchal de Bourdillon laisse dans l'ombre son rôle politique.

APPENDICES

GÉNÉALOGIE ET HÉRALDIQUE DE LA FAMILLE DE LA PLATIÈRE DES BORDES.

LA COMPAGNIE D'ORDONNANCE DE BOURDILLON.

CATALOGUE DES LETTRES DE BOURDILLON.

CARTES PHOTOGRAPHIQUES

PIÈCES JUSTIFICATIVES
